



לא פה, לא שם בֶּרֶבְרָ

IN BETWEEN.



“ Pour moi, l’opposition ne se situe pas entre Orient et Occident, mais entre conservateurs et libéraux. ”



DEUX BEAUX GARÇONS, EN COMPAGNIE DES LAMAS
ET SISTER DISTRIBUTION PRÉSENTENT

JE DANSERAI SI JE VEUX

IN BETWEEN

UN FILM DE MAYSALOUN HAMOUD

PALESTINE/ISRAËL/FRANCE - 1H42 - FORMAT SCOPE - SON 5.1

Scénario, réalisation **MAYSALOUN HAMOUD** Production **SHLOMI ELKABETZ, GALIT CAHLON, SANDRINE BRAUER** Avec **MOUNA HAWA, SANA JAMMALIEH, SHADEN KANBOURA, MAHMOOD SHALABI, HENRY ANDRAWES, AHLAM CANAAN**

PHOTOS DISPONIBLES <https://we.tl/tUryOu1L6V>
ou sur demande à la distribution

SORTIE LE 17 MAI

Sister Distribution
4 rue des Marbriers, 1204 Genève
Abel Davoine 078 797.23.06 022 808.08.63



SYNOPSIS

Portrait de trois femmes arabes israéliennes qui se battent pour leur émancipation à tous les niveaux. Laila, Salma et Nour partagent un appartement à Tel Aviv, loin du carcan de leurs villes d'origine et à l'abri des regards réprobateurs.



ENTRETIEN AVEC MAYSALOUN HAMOUD

Comment le projet de JE DANSERAI SI JE VEUX est-il né ?

Il est né de l'impasse dans laquelle je me trouvais à l'époque de mes études de cinéma à l'université de Tel-Aviv. La nouvelle résistance palestinienne était en train de se mettre en place et les soulèvements populaires du Printemps arabe étaient très prometteurs. Ces grands changements étaient aussi annonciateurs d'une révolution culturelle. Il était évident que le moment était venu de faire entendre une nouvelle voix. On s'est dit que l'ancien ordre était en train de s'effondrer et qu'on pouvait désormais se reconstruire et bâtir des sociétés plus saines et plus heureuses que celles qu'on avait connues à l'époque des États-nations. On était dans cet état d'esprit. Je savais que je voulais tourner un film pour le peuple qui s'attaque également au système.

Le film s'inspire-t-il de votre propre expérience de vie à Tel-Aviv-Jaffa ?

Formellement, le «naturalisme» du film exprime la réalité des situations qu'il dépeint. En d'autres termes, les habitudes des personnages – leur manière de s'habiller, de parler, de se comporter – évoquent la résistance palestinienne. Étant donné que j'en fais moi-même partie, on pourrait dire que j'ai transposé ma propre vie. Si l'intrigue ne retrace pas littéralement mon parcours, je me suis inspiré des gens de mon entourage et de notre expérience collective.

Il faut une véritable audace pour parler de sexualité et de problématiques liées à l'homosexualité dans le monde arabe. Aviez-vous des appréhensions concernant l'accueil du film ?

Dès lors qu'on décide de faire connaître au monde son état d'esprit et ses sentiments, on ne peut plus faire machine arrière. Soit on exprime ce qu'on ressent au plus profond de soi, soit on abandonne tout projet artistique. En tout cas, c'est mon approche de la création. L'état d'esprit radical du Printemps arabe a aussi suscité pas mal de remous en Israël et en Palestine. Il a imprégné notre psychisme. Dès que des millions de jeunes hommes et de jeunes femmes arabes ont exprimé leur «ras-le-bol» (Kifaya !), ils ont condamné l'oppression, le système

patriarcal, la misogynie, la marginalisation, et l'homophobie et exigé un nouveau modèle dépourvu des codes culturels les plus conservateurs, imposés au nom de la «tradition».

Ce mouvement de «ras-le-bol» a marqué un changement majeur de mentalité. On ne pouvait plus mettre les problèmes sous le tapis : il fallait désormais les aborder frontalement. Dans le cas contraire, on risquait de trébucher et de tourner en rond. L'intégrisme est une maladie mortelle. Si on refuse de secouer le tapis, on risque de se retrouver enterré en-dessous. Du coup, en ce qui concerne ma crainte des réactions suscitées par le film, je ne me fais pas d'illusions. Il y aura forcément des répercussions. Y compris pour moi à titre personnel. Mais c'est le prix à payer si l'on veut que la société évolue. C'est pour ça que je veux faire des films. Bien entendu, je m'intéresse également à l'impact positif du film : combien de personnes y seront sensibles ? Est-ce que je sais de manière certaine les réactions qu'il déclenchera ? Il est impossible de le savoir.

En raison de ses thématiques, le casting a-t-il été difficile ?

Quelle est la part d'acteurs professionnels et non-professionnels auxquels vous avez fait appel ?

Le cinéma palestinien est encore balbutiant. Comme nous n'avons pas l'habitude de nous voir représentés à l'écran, il est difficile pour la plupart d'entre nous de faire la distinction entre personnages et comédiens interprétant ces personnages, contrairement au spectateur moyen qu'il soit d'origine égyptienne, française, américaine ou israélienne. C'est encore plus difficile lorsque les personnages à l'écran s'éloignent des rôles palestiniens stéréotypés qu'on a l'habitude de voir au cinéma. J'ai cherché des acteurs professionnels et non-professionnels qui puissent incarner les personnages avec le plus grand naturel possible. C'est ce qui m'a guidée pendant les auditions. Je savais qu'il fallait que je sois très précise et sans concessions. Comme j'appartiens au monde que je dépeins dans le film, j'avais mes repères. Je savais vers qui me tourner. Je connais les comédiens les plus intéressants du moment et les person-

nages qu'ils sont capables de jouer. Je savais que ce ne serait pas facile mais par chance j'ai pu choisir mes principaux interprètes pendant l'écriture du scénario. Deux d'entre eux – Sana Jammalieh (Salma) et Shaden Kanboura (Nour) – m'ont donné leur accord deux ans avant le tournage.

Sur les 42 personnages du film, c'est Laila qui m'a donné le plus de fil à retordre au moment du casting, plus encore que Salma, qui est lesbienne. Laila incarne notre alter ego, celle qui refuse le moindre compromis. Non seulement Laila ne se censure pas, mais elle fait exactement ce qu'elle veut. Elle ne correspond pas aux stéréotypes de la femme palestinienne hétérosexuelle. Son approche du féminisme est subversive et représente une menace : elle est belle, sexy, sensuelle, insoumise, déterminée, volontaire et rebelle. Nous n'avons pas beaucoup de comédiennes en Palestine et j'ai même fait venir une femme de Berlin pour faire un essai. Je tenais à ce que l'actrice qui campe Laila partage les traits de personnalité du personnage. Nous voulons tous être des Laila à notre façon mais nous nous efforçons de garder cet aspect de notre identité enfoui au fond de nous. Un mois avant le début du tournage, je ne l'avais pas encore trouvée. Nous avons bien failli retarder le tournage. C'est alors qu'on a rencontré Mouna Hawa et qu'elle a incarné le rôle dans toute sa complexité. Je n'ai pas eu un coup de foudre au départ mais elle s'est magnifiquement appropriée le personnage. En revanche, le rôle de Salma était pour ainsi dire écrit pour ma grande amie Sana, une non-professionnelle. Elle a une personnalité – et un parcours – très proche de celle de Salma. J'ai rencontré Shaden Kanboura grâce à ma colocataire Maysa Abdel Hadi, qui devait interpréter Laila au début. Et dès que j'ai commencé à filmer Shaden au cours des essais caméra, j'ai compris qu'elle était Nour. Comme si le personnage de Nour l'attendait.

Le casting des autres personnages comportait aussi sa part de difficultés. Je pense notamment à Dunya, l'amoureuse de Salma. Ahlam Canaan est une formidable violoniste dans la vie et elle appartient à notre univers culturel. Quand elle s'est présentée pour le rôle de Laila, je savais qu'il ne lui correspondait pas. Je savais en revanche qu'elle correspondait à Dunya. Lorsque je le lui ai dit, elle a accepté le rôle sans la moindre hésitation. Lorsqu'elle a fait une lecture du scénario avec

Sana, l'alchimie a été immédiate. Le personnage de Saleh, garçon homo extravagant, représentait un nouvel obstacle. Il me semblait évident que celui qui allait interpréter le rôle, quel qu'il soit, devait très bien connaître ce milieu : il fallait que sa description soit authentique et surtout pas stéréotypée. Il n'y a pas assez d'acteurs gay et j'ai donc dû solliciter tous les homos disponibles. Tout à coup, Ayman Daw, qui étudie la mode à Milan, a débarqué – je commençais à perdre courage. J'ai braqué la caméra sur lui et il correspondait exactement à ce que je recherchais. Il en va de même pour Riyad Saliman qui incarne Qays. Saliman fait partie de Jazar, petit groupe d'habitants de Haïfa qui font du cinéma, de la musique et des graffiti. J'ai fait appel à beaucoup de non-professionnels, c'est-à-dire des gens comme moi qui nourrissent le film de leur quotidien. Le choix de Mahmoud Shalabi pour Ziad était relativement simple puisque Mahmoud est la seule «star» que j'ai choisie (acteur pré-sélectionné deux fois aux Césars - révélation masculine pour Les Hommes libres de Ismaël Ferroukhi et Une bouteille à la mer de Thierry Binisti - NdT).

Avez-vous cherché à donner naissance à un nouveau féminisme arabe ?

Le cinéma palestinien est en demande de nouveaux types de personnages féminins. Les femmes ne se contentent plus d'être mères, sœurs ou filles de quelqu'un : il est temps que les femmes soient au premier plan, et qu'elles cessent de se cacher en coulisses. Comme les intrigues ouvertement politiques dominent notre cinématographie, nous sommes vouées à jouer le rôle de la victime. Les femmes que je représente sont vivantes et pleines d'énergie mais absentes des écrans. JE DANSE-RAI SI JE VEUX présente une grande diversité de femmes : jeunes et âgées, citadines et rurales, traditionnelles et progressistes – elles sont toutes belles mais dans des registres très différents et des modes vestimentaires différentes. Les femmes peuvent être sensuelles, militantes et en lutte contre le système patriarcal sans forcément se définir comme «féministes». Ce que je veux dire par là, c'est que les femmes peuvent se sentir concernées par leur libération sans être nécessairement progressistes ou laïques.

Le film aborde plusieurs crises identitaires : nationale, religieuse, ethnique, sexuelle... Les personnages peuvent-ils raisonnablement envisager de les surmonter ?

Dans le film, comme dans la réalité qu'il dépeint, l'intrigue se corse lorsque ces différentes crises se télescopent. La crise est le point de départ. Nous vivons tous avec des problèmes très importants qui se contredisent les uns les autres. Il s'agit moins de les surmonter que d'apprendre à vivre avec. La société palestinienne, et plus encore la communauté d'Arabes israéliens, traverse une crise identitaire majeure qui touche toutes les générations. C'est notre point de départ. Il peut être paralysant ou moteur. Je préfère qu'il soit moteur.

La communauté que vous dépeignez dans le film est-elle proche de la réalité ?

Le milieu que j'évoque existe dans tout le monde arabe : à Beyrouth, au Caire, à Amman, à Tunis etc. Ces conflits sont, eux aussi, présents dans le monde arabe. Dans notre film, la réalité locale est un peu plus complexe en raison du racisme et des discriminations que nous fait subir notre voisin israélien. En Israël, ce milieu est surtout urbain : Jaffa à Tel-Aviv, Haïfa, Jérusalem. Il est difficile de rompre avec la tradition dans une société constamment prise pour cible. L'état de siège donne envie de préserver les acquis : la langue, la culture, l'identité. On ne veut pas s'occidentaliser ou «s'israéliser» (ce qui, de toute façon, est impossible). On veut changer les choses de l'intérieur.

Vous avez fait équipe avec un producteur expérimenté, également réalisateur. Comment s'est passée votre collaboration avec Shlomi Elkabetz ?

Si le film est mon bébé et que j'en suis la mère, Shlomi en est le père. J'ai rencontré Shlomi quand j'étais en 3ème année d'école de cinéma. Il donnait un cours sur la direction d'acteurs. Je suis tombée amoureuse de cet être extraordinaire. Je n'aurais pu imaginer qu'il devienne un jour mon mentor. Très impressionnée et en me faisant toute petite, je suis allée le voir pour lui présenter mon traitement encore succinct. Je m'étais dit qu'il pourrait me donner quelques conseils. Mais Shlomi s'est passionné pour l'histoire que je voulais raconter et s'est engagé dans le projet à mes côtés. C'est ainsi

que notre aventure de cinq années a commencé. Les deux premières années, on se voyait toutes les semaines et il me guidait dans l'écriture pour que je garde le cap. Lorsqu'il a entamé le tournage du PROCÈS DE VIVIANE AMSALEM, Yuval Aharoni a pris le relais et est devenu mon conseiller à l'écriture. Ils n'ont pas volé le nom de leur société de production, «Deux beaux garçons» ! Et pourtant, Shlomi était toujours disponible et prêt à me donner les meilleurs conseils. Il n'y a pas de rapport hiérarchique entre nous : il n'intervient jamais dans mes choix mais il est toujours là pour m'aider à faire les bons.

La musique joue un rôle déterminant dans le film.

La bande-originale est celle de nos vies – pas seulement en Israël et en Palestine mais dans tout le monde arabe. Les musiciens sont des artistes majeurs de la scène underground : il y a DAM et Tiny Fingers et d'autres artistes dont je ne peux pas citer le nom pour des raisons politiques mais avec qui nous avons des points communs culturels. Dans la plupart des scènes, la musique provient des lieux où se trouvent les personnages : un club, à la maison, en voiture. Musique et dialogue se chevauchent rarement dans le montage. C'est la musique avec laquelle les personnages – et nous-mêmes – vivons, la musique qu'ils consomment et qu'ils respirent.

Le film est essentiellement en arabe mais votre équipe parle majoritairement l'hébreu. Comment avez-vous fonctionné sur un plan pratique ?

Il était évident que j'allais jongler entre les langues, avec toutes les conséquences que cela entraîne. Au départ, certains membres de l'équipe se sont sentis en danger parce que l'arabe était la langue dominante sur le plateau – ils n'ont pas l'habitude de ne pas comprendre ce qui se passe. Certains ont eu le sentiment qu'on les déposait de leur souveraineté. Mais au fil du tournage, toute l'équipe a fini par connaître le scénario si bien qu'elle reconnaissait certains mots d'arabe. Elle a même eu l'impression de comprendre la langue. Certains mots flottaient autour de nous et devenaient des objets ludiques qu'on s'échangeait entre nous. Vers la fin du tournage, tout le monde était à l'aise. C'était un

formidable exploit et l'atmosphère était joyeuse.

Vous évoquez souvent la «résistance palestinienne». Qu'entendez-vous par là ?

Quand je dis que le film révèle la résistance palestinienne au grand jour, je parle des jeunes Palestiniens de 20 à 30 ans, urbains, vivant surtout à Jaffa, à Tel-Aviv, à Haïfa et Jérusalem. Cette communauté se compose de pionniers et de nouveaux venus sur cette scène culturelle. Les «pionniers» ont tous connu les événements d'octobre 2000 quand ils étaient adolescents [en octobre 2000, des Arabes israéliens ont manifesté massivement en solidarité avec leurs camarades de Cisjordanie et de la Bande de Gaza. 13 civils ont été tués par la police et aucun officier de police, ni chef d'unité, n'a été jugé pour ces crimes]. Octobre 2000 a marqué un tournant et nous avons acquis une conscience politique au cours de la deuxième Intifada. Quand nous avons fait nos études, nous étions marqués par cet esprit militant et nous ne nous sommes pas limités aux questions d'ordre national : les questions d'égalité des sexes et d'accès à la culture faisaient aussi partie de nos préoccupations. Notre propos était aussi radical sur un plan social que politique.

Nous avons appris les classiques dès notre plus jeune âge, comme les poètes Al-Mutanabi et Abu Nawas que je cite dans le film. Nous sommes aussi imprégnés par les grandes figures du nationalisme moderne, à l'instar de Mahmoud Darwish et Adonis pour qui la libération, dans tous les sens du terme, est majeure. Du coup, alors qu'on écoutait Pink Floyd et les Doors, on écoutait aussi Sheikh Imam [communiste égyptien, symbole de la résistance de l'époque de Nasser] et Ziad Rahbani [fils de la superstar libanaise Fairouz], ancêtre de la scène musicale libanaise underground. Finalement, nous avons quelques précurseurs comme DAM [trio palestinien de hip-hop originaire de Lydda] et Ziad et Yasmin Hamdan de Mashrou Leila à Beyrouth.

Au plus fort du printemps arabe, j'ai participé à un concours pour jeunes réalisateurs arabes. Pendant les projections, on a fini par découvrir les films des uns et des autres : on parlait le même langage et on exprimait la même souffrance. Du coup, j'ai demandé la liste des participants. Je ne connaissais pas certains d'entre eux mais j'en avais assez de me sentir seule et de travailler dans le vide. J'ai or-

ganisé une réunion chez moi, à Jaffa, pour qu'on se retrouve tous ensemble, artistes, réalisateurs et musiciens palestiniens. En tout, nous étions 33. C'était la première étape de la mise en place du groupe Palestinema, collectif qui nous a séduits, motivés, bousculés et offert beaucoup de soutien mutuel.

Vous avez parlé d'artistes palestiniens qui vous ont précédée. Quelles sont vos sources d'inspiration ?

La culture palestinienne a été brisée par la Nakba [la «catastrophe» de 1948, autrement dit l'exode palestinien au cours duquel 750 000 personnes ont été chassées de leur terre]. Très peu d'intellectuels sont restés dans les régions de la Palestine historique tombée sous domination israélienne. Il a fallu des années, et plusieurs générations, pour qu'on puisse se redresser sur un plan culturel. J'ai grandi dans un foyer communiste et notre bibliothèque regorgeait d'ouvrages d'Emil Habibi, Mahmoud Darwish, Tawfiq Zayyad, Ghassan Kanafani et Karl Marx. Visuellement, nous étions bombardés d'images des BD satiriques de Naji Al-Ali, et plus encore de son personnage d'Handala : il s'agit d'un petit garçon réfugié palestinien originaire du village de Sajarah, en Galilée, qui a dû s'exiler dans le camp de réfugiés de Ein al-Hilwa sans jamais pouvoir retourner chez lui. C'est un observateur passif qui n'hésite pas à critiquer les violences israéliennes ou l'hypocrisie arabe. C'est mon premier «tatouage» culturel. Sur un plan cinématographique, j'ai été très marquée par Elia Suleiman, Tawfiq Abu Wael et Skandar Qopty. AJAMI est un film qui m'a beaucoup inspirée et dont je me sens très proche, surtout par le choix de thématiques très complexes et par son réalisme formel. C'est sans doute WEST BEYROUTH de Ziad Dweiri qui m'a le plus donné envie de faire du cinéma. Quand j'ai découvert ce film, j'ai été fascinée et j'ai compris que je souhaitais en faire ma propre version.

POINTS DE VUE

Avant même de sortir en salles en Israël, le film a créé la polémique. Depuis sa projection au festival de Haïfa, où il avait été primé, le bouche à oreille en avait fait une œuvre subversive prônant la liberté sexuelle et la débauche. Une fatwa a été lancée contre la réalisatrice sur les réseaux sociaux, certains habitants d'Oum el-Fahem s'indignant que le nom de leur commune puisse être sali par un tel film. Même l'écrivain arabe israélien Sayed Kashua s'est risqué à condamner l'aspect caricatural de ce film qui ne présente pas la société palestinienne sous son meilleur jour, avant de présenter ses excuses une fois le film visionné.

Son film est le résultat de cinq ans de travail, la rencontre de deux révolutions, intérieure et extérieure. «Je suis profondément féministe et j'en avais assez que ma génération ne soit racontée que par des stéréotypes. Les Palestiniennes d'Israël n'ont pas de représentantes, je voulais être leur voix. On ne parle jamais de tous ces tabous qui pèsent sur elles, de leur difficulté à s'en libérer. Le temps que j'y réfléchisse, le Printemps arabe a commencé, soudain on parlait de féminisme, de rejet du patriarcat, tout cela s'est confondu...» Aujourd'hui, l'hiver arabe a succédé au printemps mais Maysaloun est restée féministe.

Certains pourraient l'accuser de gommer le conflit israélo-palestinien. Elle hausse les épaules. «Le conflit, c'est évidemment ce qu'il y a de plus important, mais pendant le conflit, la vie continue ! Ces deux combats, en tant que Palestinienne et en tant que féministe, peuvent être menés simultanément ! Nous devons aussi travailler sur notre société pour la rendre plus saine.» Partisane d'une confédération israélo-palestinienne plutôt que de deux Etats séparés («on ne peut pas vraiment déconnecter les deux»), elle affirme que ce n'est pas Israël qui donne un sentiment de liberté à ses trois héroïnes. «Elles font la fête comme les filles font la fête à Beyrouth.»

A l'image de son coproducteur - et «mentor», comme elle l'appelle - Shlomi Elkabetz, qui avait réalisé une trilogie autour du couple avec sa sœur Ronit Elkabetz (disparue d'un cancer il y a un an), Maysaloun Hamoud a une trilogie en tête, deux autres films sur le thème de ces femmes coincées entre traditions et désir d'indépendance.

Alexandra Schwartzbrod, Libération (extrait)

Ode à la solidarité féminine, cette quête de liberté de trois femmes qui refusent les règles d'une société patriarcale, pulvérise à chaque scène les idées reçues qu'on accole trop souvent au monde arabe.

Tes héroïnes sont-elles purement fictionnelles ou ressemblent-elles aux femmes que tu connais?

Bien sûr qu'elles ressemblent à beaucoup de femmes que je connais. Leurs histoires sont réelles, elles aussi, sauf que personne n'en parle jamais. J'ai voulu me saisir de la fiction pour raconter ce quotidien, qui est le mien.

En France, on n'imagine pas les femmes arabes fumer, se droguer, coucher aussi librement...

Pourtant, ces femmes existent dans tout le monde arabe, d'Amman à Tunis en passant par Beyrouth. Au total, elles sont assez nombreuses, et elles se battent pour faire bouger les lignes. La seule différence, c'est que mes personnages vivent en Israël.

Ça aussi, c'est difficile à comprendre ici: qu'il y a des Palestiniens qui vivent en Israël...

Oui, je sais, dans le monde entier, c'est pareil! Quand on pense Palestine, on pense Cisjordanie ou Gaza, mais 20% des citoyens israéliens sont palestiniens. Et parmi ces Palestiniens, il n'y a pas que des musulmans. Ce sont aussi ces stéréotypes que je voulais combattre en montrant la famille chrétienne de Salma.

Tel Aviv est-elle vraiment cette bulle de liberté si souvent dépeinte?

C'est surtout la seule grande ville du pays, qui nécessairement abrite une communauté alternative, même si actuellement, Haïfa connaît un véritable essor. Comme toutes les capitales, Tel Aviv est plus ouverte: il y a pleins d'Israéliens de gauche, pas sionistes et pas religieux qui y vivent. Pourtant, même là-bas, les arabes israéliens sont considérés comme des citoyens de seconde zone. Trouver un logement ou un boulot est compliqué, et chaque jour, la méfiance et le racisme ordinaire nous rappellent qu'on est différents.

Comment le film a-t-il été reçu en Israël?

On a fait plus de 100 000 entrées, ce qui est beaucoup pour un si petit pays. Je crois que beaucoup de spectateurs ont aimé découvrir une réalité qu'ils ne voient pas alors qu'elle est sous leurs yeux. Ils ont compris leur racisme et ils nous ont enfin vus sans stéréotypes. Je sais que beaucoup de gens ont adoré Nour, le personnage le plus traditionnel, et qu'au fil du film, ils ont oublié son voile.

Avec ses colocs aussi, cette barrière tombe progressivement... C'est important pour toi de montrer une solidarité entre des femmes très différentes?

Pour moi, la sororité est l'essence du film et la clé pour changer les choses. Si on ne comprend pas ça, rien ne bougera. Il est important aussi de se rappeler qu'avant nous, il y a eu d'autres personnes qui se sont battues pour les droits dont nous jouissons aujourd'hui, et que nous, on ne fait que reprendre le flambeau. En France aussi, les femmes sont divisées, notamment sur la question du voile: j'espère qu'elles iront voir mon film! Les femmes sont plus fortes ensemble, quelle que soit leur définition du féminisme. La sororité est encore un long combat mais on progresse.

Es-tu fière de fournir, grâce à ton film, des modèles différents aux femmes arabes?

Oui, même si je pense que mes personnages peuvent être inspirants pour toutes les femmes, et pas seulement celles du monde arabe. Je reçois beaucoup de messages me remerciant de montrer autre chose, et ces messages viennent autant de femmes que d'homosexuels ou de jeunes qui essaient de se libérer de leurs carcans pour vivre comme ils l'entendent. En cela, mon film, c'est de l'activisme. Au fond, je suis une optimiste, je ne pourrais pas faire du cinéma sinon: les pessimistes n'agissent pas. Je continue de croire que les choses finiront par changer et qu'on verra des jours meilleurs, même si aujourd'hui tout est assez sombre.

Propos recueillis par Myriam Levain, ChEEK